

Hélène Jaccomard

Naissance d'une vocation

Hélène Jaccomard, Française naturalisée australienne depuis douze ans, enseigne la littérature française dans deux universités de Perth, en Australie. Elle a traduit en français, en collaboration avec Jean-Paul Delamotte, le roman australien Conardoo de Katharine Prichard (La Petite Maison, 1991).

Elle aimerait traduire d'autres grands romanciers australiens : Thea Astley, Alex Miller, Henry Handel, Peter Carey, mais les éditeurs français rechignent...

Les romanciers, les philosophes, les artistes parlent volontiers de leur vocation. Les traducteurs aussi, mais, si puissante soit-elle, la motivation qui est à l'origine de leur choix tient parfois à peu de chose. Il arrive que le désir de traduire se manifeste d'une façon totalement détournée. J'en apporterai pour preuve les deux anecdotes suivantes.*

Pendant quelques semaines, ma sœur et moi – elle avait onze ans et moi huit – nous nous sommes entendues à merveille, sans doute parce que c'était la première fois que nous ne devions pas passer nos vacances ensemble. Afin de décourager les regards indiscrets, nous avons décidé de nous écrire en adoptant un code très simple : remplacer chaque lettre de l'alphabet français par son équivalent grec. Jusqu'au moment de nous séparer, nous avons procédé à des essais, échangeant d'un bout à l'autre de la pièce des messages importants du genre : « Ton lacet est défait » ou « Tu n'es qu'une créatine ». J'appréciais beaucoup ce système qui consistait à substituer un signe caba-

* Cet article a d'abord paru, en anglais, dans *ALiTra*, la revue de l'association des traducteurs littéraires d'Australie, mai 1994.

listique à une lettre, et ne manquais pas de mettre une majuscule là où il le fallait. Une fois sur le papier et « en grec », la vie en colonie de vacances semblait bien plus amusante, le feu d'artifice du quatorze juillet brillait d'un éclat plus vif, la curiosité malsaine de mes petites camarades ne pouvait m'atteindre. Même le séjour sans intérêt d'Annie exhalait un parfum d'aventures et se nimbait de mystère.

Cette belle harmonie ne dura que l'espace d'un été ; de retour à la maison, nous reprîmes nos rapports bourrus, nos querelles pour un oui pour un non. Il n'était plus question de nous écrire, mais de vivre côte à côte, à longueur de journée. Elle était redevenue l'Annie d'avant, aussi banale que l'alphabet romain. Entrée au lycée cette année-là, ma sœur choisit l'anglais comme langue étrangère. Je la harcelai tant qu'elle finit par consentir à me faire partager ses connaissances. Mais nous nous heurtâmes dès le premier mot qu'elle tenta de m'apprendre. « "Vous", déclara-t-elle d'un ton supérieur, se dit "you" en anglais. » Je refusai de la croire. Et le « s » lui demandai-je avec insistance, le « s » final ? Comment le traduit-on ?

À partir de notre code grec, j'avais conçu une théorie universelle du langage, rigide mais séduisante, où chaque lettre trouvait son équivalent dans l'autre langue. D'ailleurs, certaines d'entre elles avaient été « empruntées » à la langue qui comptait le plus à mes yeux, le français naturellement.

D'un seul coup, ma théorie s'écroula, laissant un vide, et le soupçon que le monde n'était que chaos et injustice ; ou bien les sœurs aînées étaient des menteuses qui gardaient jalousement leur savoir, ou bien les langues étaient dépourvues de structure claire et élégante. Hélas, Annie n'avait pas menti. Dès lors, j'adoptai envers les langues une attitude irrationnelle. Je voulais prouver à tout prix que ce qui n'était pas vrai pour les lettres prises séparément l'était au moins pour des unités prédéterminées – les expressions, par exemple – qui avaient toujours leurs correspondants exacts dans toutes les langues, thèse difficile à soutenir dans la mesure où elle accordait, à tort, une importance démesurée au problème de « l'économie ».

Le traducteur littéraire abhorre le mot à mot, l'unité linguistique d'arrivée calquée sur celle de départ. J'avoue que je n'aurais jamais osé, comme cela a été fait dans une nouvelle traduction française du roman de Virginia Woolf, *The Waves*, supprimer un mot même aussi anodin que « now », ou réduire à deux répétitions un passage qui en contient trois dans l'original. Or, loin de reconnaître sa négligence, la traductrice justifiait de telles audaces par la primauté accordée au rythme. Mais qu'importe le rythme, lorsque l'on cherche à démontrer une belle et naïve théorie d'harmonie universelle ?

Ma seconde anecdote renferme une morale, encore que celle-ci n'ait pas de rapport direct avec la traduction. L'essentiel ici, c'est l'acte de traduire et non la qualité du produit fini. Comme dans tous les récits édifiants, on y trouve une histoire d'amour et une « première » : ma toute première traduction. Rien ne m'y préparait. La traduction ne m'apparaissait nullement comme une carrière possible ; disons plutôt que j'y voyais le moyen d'atteindre une fin d'un tout autre ordre.

L'heure était venue, en effet, pour moi de quitter la maison familiale et de me débrouiller toute seule. Quoique des plus banales, les circonstances de la rupture prirent rapidement une tournure dramatique. Estimant indigne de moi l'homme dont j'étais amoureuse, mes parents n'hésitèrent pas à parcourir des centaines de kilomètres pour m'arracher à ses griffes et me ramener au bercail. Après quoi, ils redéfinirent ma place au foyer : celle d'une prisonnière condamnée aux travaux forcés (les corvées ménagères) et à un isolement total du monde extérieur (l'homme indigne). Ainsi, après des péripéties dignes d'un roman d'espionnage, des poursuites en voiture dans des pays étrangers, des altercations physiques avec Maman et des flots de larmes versés devant des policiers indifférents, je me retrouvai, malgré moi, dans ma chambre de jeune fille.

Les yeux encore humides, je m'assis à mon bureau, pris un stylo, un bloc-notes, un recueil de nouvelles de Lovecraft et me mis à en traduire la prose dense et onirique. C'était le seul livre en anglais que je possédais, et la réputation de ce maître de l'épouvante exerçait sur moi un attrait irrésistible. Cette tâche exigeante requérait une maîtrise de l'anglais et une connaissance des œuvres de l'auteur que je n'avais pas, des dictionnaires et ouvrages de références qui m'étaient inaccessibles. En l'espace de quelques jours, je traduisis deux nouvelles. Quels en étaient le titre et le sujet, je suis incapable de le dire. Toujours est-il que j'arrêtai là mon travail, étrangement apaisée.

Je fis alors mes bagages et, affrontant l'indifférence froide et étudiée de ma famille, je lançai un au revoir rauque et partis sans qu'on m'en empêchât retrouver mon amant qui était venu de loin pour me reprendre. En cours de route, les feuillets traduits, recouverts de mon écriture illisible, eurent le bon goût de s'égarer.

Quelques années plus tard, j'eus à nouveau l'occasion de traduire un texte littéraire, lorsque, dans une ambiance mélodramatique, je quittai en larmes cet homme indigne. Cette traduction a elle aussi disparu dans une contrée très lointaine où « now » et les répétitions disgracieuses restent, Dieu merci, relégués à tout jamais.